

ERGOLOGIE ET POLITIQUE, UNE RENCONTRE ATTENDUE

Christine Castejon

Peut-on se passer de la démarche ergologique lorsqu'on veut œuvrer à des transformations sociales...pour ne pas dire quand on veut changer le monde ?¹

Pour nous, cette démarche met en question, potentiellement, une façon classique de faire de la politique et dès l'abord cette « évidence » nous a frappée. Cette évidence n'en était pas une, n'en est toujours pas une, nous l'avons mesuré depuis. Elle n'en est pas une, logiquement, pour qui ne connaît pas cette approche, ce que nous voyons fréquemment chez des militants que nous côtoyons, mais elle n'est pas non plus partagée par tou.tes² ceux et celles que nous appelons, reprenant le terme à notre collègue analyste du travail Jean Marie Francescon, des ergosensibles³.

¹ Ce texte est la version retravaillée pour l'écrit d'une intervention réalisée en juin 2019 au cours du séminaire « Ergologie et philosophie sociale du travail. L'activité, la pensée, la construction des savoirs et le politique », organisé, dans le cadre des enseignements d'Eric Hamraoui au CNAM, par Eric Hamraoui, Muriel Prévot-Carpentier et Christine Castejon, avec une contribution de Renato Di Ruzza. Le texte est écrit en 2020, année marquée par la pandémie de Covid-19. Les circonstances s'invitent dans le propos.

² Le choix de l'écriture dite « inclusive » est, comme toutes les questions de langage, une question politique autant qu'épistémique et épistémologique. Donc typiquement une *question* (insistons sur le mot -nul ne dit que l'écriture en tant que telle résout quoique ce soit) qui devrait intéresser l'ergologie. Le sujet mérite un article à part entière.

³ A notre connaissance, il n'existe pas d'article à ce jour contenant cette expression. Il s'agit d'une invention de la parole au cours d'une discussion, faisant référence à la « sensibilité ergologique » qui elle est souvent évoquée.

Il nous arrive de regretter une sorte d'inappétence des « ergologues » pour la prise de position publique, quand une partie significative du débat politique semble s'exprimer à travers tribunes et pétitions.

Le « silence des ergologues » nous pourrions l'attribuer au moins en partie au discrédit de la politique, entendue comme la scène sur laquelle s'affrontent des points de vue sur l'organisation de notre société, ce que certains appellent, d'un terme dé-conflictualisant à tort, le « vivre ensemble ». Mais l'explication serait trop courte, et même confortable. Après tout si la politique se porte si mal, n'est-ce pas aussi parce que beaucoup la regardent seulement de loin, parfois avec condescendance comme si elle n'était pas une activité des plus difficiles qui soit ?

Pour nous, il y a là plus qu'un hiatus, nous le vivons comme un écartèlement que nous tentons ici d'élucider. Bien sûr, des engagements individuels militants, d'ailleurs très divers, existent parmi les ergosensibles. Et déjà nous élargissons « la » question politique « stricto sensu » à toutes celles qui participent d'une mise en commun de nos conditions d'existence. Mais notre question est celle de la portée de l'ergologie en tant que mouvement à la fois intellectuel et d'intervention qui pourrait contribuer, plus que ça n'est le cas par des positions individuelles, à orienter l'agir politique.

Nous essaierons de débrouiller deux questions. Premièrement, en quel sens (du mot « politique »), la démarche ergologique est-elle politique ? Deuxièmement, que peut apporter la démarche ergologique à la politique telle qu'elle existe aujourd'hui ? Au bout du compte on verra que nous tenons à ce que les points d'interrogation restent actifs à ces deux niveaux.

1. En quel sens (du mot « politique ») la démarche ergologique est-elle politique ?

La démarche ergologique est une forme d'engagement. A un point tel qu'on peut se demander après tout si elle laisse la place à d'autres engagements. En fait, l'expérience que nous en avons, c'est qu'elle les restructure, du moins en théorie. Elle nourrit en effet un

point de vue sur les êtres humains qui transforme le « regard » en profondeur. Mais cette transformation n'a pas lieu du jour au lendemain, c'est pourquoi elle suppose engagement.

1.1. La perspective en travail : qu'est-ce que l'activité humaine ?

Qu'est-ce d'autre, un engagement, qu'une promesse (qu'on se fait à soi-même) d'affronter les obstacles sur un chemin qu'on défriche en même temps tant qu'on y progresse ? Depuis presque 40 ans, la démarche ergologique valide ses prémisses au fil de l'expérience et de nombreux obstacles.

1.1.1. Des situations de travail à l'activité humaine, un enjeu élargi

Le point de départ de la démarche, du moins celui que nous avons entendu, est le constat que le travail, malgré le temps que nous y passons et la place qu'il a dans nos vies, demeure un point aveugle de notre culture. Culture peut s'entendre au sens large, comme elle peut s'entendre du domaine d'activités qui porte aussi ce nom. Ce constat est celui que formule et auquel s'affronte Yves Schwartz dans la Thèse de philosophie soutenue en 1986⁴, et celui d'autres chercheurs, venus d'autres disciplines que la philosophie, qui ont partagé l'aventure de la création d'un parcours universitaire⁵, d'abord appelé Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail (APST).

Ancré à l'origine dans les questions soulevées par la compréhension des situations de travail, l'aventure de la rencontre des savoirs a conduit progressivement à la question plus large de l'activité humaine. Il est devenu patent, pour qui travaille dans l'horizon ergologique, que le travail, quel qu'il soit, est un lieu où se noue et se dénoue une myriade de situations de choix et de micro-choix, toujours faits dans l'ici et maintenant mais qui viennent de loin, de nos histoires respectives inscrites dans les corps, et qui mêlent toutes les

⁴ Yves Schwartz, *Expérience et connaissance du travail*, Les éditions sociales, Paris, « Les essentielles », 2012 (réimpression de la première édition augmentée d'une postface et d'une bibliographie des travaux de l'auteur).

⁵ Démarré par un stage qui a donné lieu à un premier ouvrage collectif : Yves Schwartz et Daniel Faïta (sous la direction de), *L'Homme Producteur. Autour des mutations du travail et des savoirs*, Messidor/Les éditions sociales, « notre temps / société », Paris, 1983.

composantes que la science s'évertue à dé-composer pour mieux les comprendre : le geste, l'intellect, les sentiments, les sens, le conscient, l'inconscient, le préconscient, la mémoire... L'*activité*, dont l'activité de travail est une forme (recouvrant elle-même une multitude de formes), est le lieu en chacune de nous d'une synthèse entre toutes ces composantes et bien d'autres, synthèse dont on ne percera jamais complètement l'énigme. C'est ainsi que l'aventure de la rencontre des savoirs est devenue « ergologie », étude, ou tentative de compréhension, de l'activité humaine.

1.1.2. Une conviction concernant la production des savoirs

Le constat que nous venons d'évoquer poussait les universitaires à l'origine de la démarche à une « autocritique » : l'aveuglement à l'égard du travail n'interroge pas seulement l'état de nos savoirs mais notre façon de les produire. On ne peut se satisfaire d'un système de reconnaissance des savoirs qui ne fait pas de place à ceux de ces savoirs qui sont issus de l'expérience. Or tel est le système dans lequel nous baignons. La prise en compte de l'expérience y est marginale, souvent condescendante, et surtout ne remet pas en question la hiérarchie des savoirs. Les savoirs expérientiels n'ont pas la valeur des savoirs conceptuels. Constat exagéré, ou dépassé, diront certains car il existe maintenant, par exemple, des systèmes de VAE, « validation des acquis de l'expérience ». Mais le soin⁶ qu'on met à créer des parcours qui compensent le système dominant est une preuve supplémentaire du fait que le socle culturel est massivement fermé à l'expérience. Comme l'est aussi le fait que le master d'ergologie d'Aix-en-Provence ait disparu du paysage universitaire à la « faveur » des transformations qui sévissent dans l'enseignement supérieur, sans égard aux réseaux construits. En outre, l'objectif de validation des acquis de l'expérience ne dit rien en tant que tel de ce qu'on cherche à valider. Est-ce bien l'expérience, ou est-ce la partie de l'expérience qui peut entrer dans les cases d'une validation elle-même formatée ? « Expérience » n'est pas un mot sans double voire triple fond.

La conviction est donc que comprendre le travail implique de travailler sur la production des savoirs, et celle-ci conduit à faire

⁶ Nous avons d'abord écrit « acharnement », pensant à des personnes dont nous connaissons l'implication dans cette cause. Mais si le mot convient à des personnes il ne convient certainement pas à notre système éducatif, ni productif.

émerger la question plus vaste de l'activité humaine en tant que creuset de cette production

1.1.3. Le partage d'une perspective

Considérer l'expérience comme digne des mêmes honneurs que la connaissance, ce que notre culture appelle le Savoir, n'implique aucun retournement démagogique. Il ne s'agit pas de relativiser les savoirs mais de s'assurer qu'ils se construisent en dialogue permanent avec l'expérience, ce qui est autrement exigeant. Il s'agit aussi de faire valoir qu'en chaque être humain, fût-il le plus ou le moins savant, se rencontrent des formes de culture et d'inculture que font évoluer les connaissances construites au fil des expériences de vie, des rencontres fortuites ou recherchées, des chemins involontaires ou assumés. Rien de cumulatif ou de linéaire dans cette alliance entre connaissance et expérience qui compose tout vie. Chacun.e d'entre nous est dans un exercice permanent de choix⁷, des plus infimes aux plus voyants, s'exerçant sur un monde qui nous pré-existe, et ces choix ont en cascade des conséquences sur nos vies et celles des autres. Aucune inertie possible, aucun non-choix possible, quoiqu'il en soit des apparences. Nous sommes toutes et tous des « êtres d'activité » devient l'affirmation anthropologique (c'est à dire valant pour tout humain) que nous partageons désormais.

1.1.4. Le labour d'une construction collective

Il n'est question d'ergologie, dans le sens utilisé ici, que depuis trois décennies⁸, même si elle a mûri dans les années précédentes. La démarche ergologique est le moteur d'une élaboration dans laquelle l'expérience et connaissance, la vie et le concept, se nourrissent l'un de l'autre. Son originalité, par rapport à d'autres approches qui cherchent ce même tissage⁹, est de considérer qu'il suppose trois pôles, et non deux. Expérience et connaissance sont deux d'entre eux mais leur rencontre suppose un troisième pôle qui répond au souci partagé d'un

⁷ Yves Schwartz parle de « dramatique d'usage de soi ».

⁸ Voir l'introduction d'Yves Schwartz à Y. Schwartz (dir.), *Reconnaissances du travail, Pour une approche ergologique*, PUF, « le travail humain », 1997. On nous permettra de signaler particulièrement dans cet ouvrage collectif l'article de Jacques Duraffourg « On ne connaît que les choses qu'on apprivoise », p.125-147.

⁹ C'est le cas du pragmatisme, en tant qu'approche philosophique, telle qu'on la trouve chez le philosophe étatsunien John Dewey.

dialogue sans concession, dont il convient de créer les conditions¹⁰. La démarche possède désormais un lexique conceptuel¹¹ dont les principaux termes ont reçu leur nom du philosophe Yves Schwartz. Mais l'émergence de ce qu'il y avait à nommer est le produit d'un cheminement auquel sont mêlés de diverses façons¹² bien des visages : à travers les stages des étudiants en master (en formation initiale ou continue), des études et recherches conduites par des équipes à géométrie variable, des séminaires internes ou non à la formation aixoise, des essaimages dans d'autres foyers universitaires, des rencontres à l'échelle internationale, des formations, des expérimentations professionnelles... Une histoire de rencontres qui ont eu lieu, et en creux de rencontres qui n'ont pas eu lieu et de rencontres qui se sont défaites. Le développement de l'approche ergologique n'échappe pas à la norme : il s'agit, depuis le début, d'une activité donc d'une histoire à vivre.

1.2. De la perspective à la conception politique

De la fréquentation des questionnements de la démarche, non pas sous forme livresque mais dans l'expérimentation de ce qu'ils nous aident à penser¹³, notre intuition sur la portée politique de l'ergologie, dont nous disions en introduction l'avoir ressentie tout de suite, nous paraît confirmée, en ce sens qu'il est aisé, au plan théorique, de passer du champ du Savoir à celui de la politique.

1.2.1. Un étayage pour l'égalité des humains

Avec l'affirmation que nous sommes tou.tes des êtres d'activité, l'égalité des êtres humains sort de l'abstraction. Il y a une base matérielle à l'égalité : nous sommes toutes et tous des êtres qui se confrontent avec le monde, notre monde à la fois commun et singulier, toutes et tous en permanent débat avec nous-mêmes et avec les autres. L'égalité est ainsi « consistante » parce que nous le sommes,

¹⁰ C'est pourquoi il est question de dispositifs dynamique à trois pôles, ou DD3P.

¹¹ Voir Yves Schwartz et Louis Durrive (sous dir.), *L'Activité en Dialogues, Entretiens sur l'activité humaine II*, Octarès Edition, 2009, p.253-260.

¹² Voir par exemple le récit en première personne de Jacques Rollin « Une démarche engagée ». <https://ergologie.hypotheses.org/821>

¹³ Par exemple Christine Castejon, « L'activité contre le nivellement », *Connexions* 2019/1, n° 111, pp. 137 à 148.

consistants. Chacun.e de nous peut regarder Autrui, et lui ou elle-même, comme un être caractérisé par cette activité incessante de renormalisation, créant autant de façons d’habiter ce monde en partage. Nos arbitrages¹⁴ ne sont pas abstraits (même ceux d’un philosophe), ils se font dans le feu de l’action, dans le feu de la vie. L’ergologie énonce une hypothèse de nature anthropologique qui ne lâche pas le terrain empirique. Cette base matérielle manque, à notre avis, à d’autres postures théoriques qui fondent aussi sur l’égalité. Nous ne sommes pas égaux seulement par principe humaniste, même si cette posture est déjà très honorable. Nous sommes égaux parce que personne ne peut remplacer personne dans la multitude de choix encastés les uns dans les autres qu’il faut réaliser pour vivre.

1.2.2. Contre une approche victimaire de l’humain

Étant des êtres d’activité, nous ne sommes pas de simples jouets dans les mains d’autrui, et ce postulat épaissit le mystère de toute vie. Nous ne sommes pas les simples victimes d’un système¹⁵, il y a toujours en nous la personne qui agit et réagit. Nous sommes toujours en train de négocier avec nous-mêmes notre participation au monde, en décidant de faire ou ne pas faire, d’accepter ou pas, de prendre la parole ou pas, et la kyrielle de possibilités (si on fait ou dit, comment faire ou dire ?). La vie comme suspendue que nous vivons en ce temps de confinement rend visible beaucoup de nos « arbitrages » et le fait même que nous en faisons. C’est presque palpable alors que nos corps sont coincés dans un lieu. Nous ne sommes évidemment pas la seule à avoir pensé à cette phrase des *Pensées* de Pascal : « [...] j’ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d’une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre ». Que produit le fait de pouvoir « demeurer en repos », au moins pour certain.es d’entre nous, qu’on aime ou pas le faire ? Que fait-on de soi-même, et des autres, dans ces conditions

¹⁴ C’est le terme des ergonomes. Nous l’utilisons pour éviter les répétitions mais « arbitrages » est très loin de rendre compte de la complexité de nos choix qui ne se font pas simplement entre deux termes, comme le fait un arbitre. Beaucoup d’éléments plus ou moins disparates entrent dans la détermination d’un choix. Cela dit nous reprenons volontiers un terme qui se comprend bien et auquel nous devons les premiers contacts avec le terme de « renormalisation ».

¹⁵ Bien sûr les victimes cela existe dans certaines situations, et être victime à certains moments de sa vie ne fait pas sortir de l’appartenance générique aux « êtres d’activité ». Mais précisément : utilisons le terme de façon plus sélective.

auxquelles rien ne nous a préparé.es ? Evidemment nous sommes dans des configurations très différentes. Le confinement ne suspend pas les différences de classes, les inégalités sociales, les conditions concrètes trop souvent étouffantes, mais il ne s’y résume pas non plus. Nous en avons une quantité de témoignages à travers nos contacts, familiaux et sociaux¹⁶. Ce que nous faisons et pensons de ce temps de confinement n’est pas une question qu’on peut réduire au manque ou non d’espace. Pas plus qu’on ne peut dessiner ce que seront les conséquences à moyen terme, individuellement et collectivement, de la période que nous vivons. C’est une histoire à vivre, et donc à faire.

1.2.3. La responsabilité en partage

C’est la multitude de nos renormalisations, de nos débats avec le monde et avec nous-mêmes, à l’échelle individuelle et à tous les niveaux de collectif, qui fait société. Dès lors tout le monde compte pour faire société. Réciproquement cela fait de nous toutes et tous des êtres responsables du monde - et peut-être est-ce difficile à entendre. C’est ce que ne nous ont pas appris les livres d’histoire avec leur goût des « grands hommes » dont le féminisme commence à déstabiliser la tranquille inconscience –ou bonne conscience. L’histoire n’a pas été faite par une poignée d’êtres humains, il est fou qu’on semble à peine le découvrir, mais il faut du temps pour nous dégager de cette imagerie qui occupe la tête. L’Histoire, en tant que discipline scientifique, commence à y travailler et l’on voit surgir dans le paysage la véritable activité humaine. Ici les esclaves dont on n’évoquait jamais les multiples formes de rébellion¹⁷, là les écrivaines¹⁸ éliminées de l’histoire littéraire et les compositrices évincées de la scène¹⁹, là encore les dites « minorités » qui surgissent

¹⁶ A leur façon c’est ce que disent aussi les multiples reportages sur « la vie en tant de confinement » qu’on trouve sur nombre de médias, et le déchainement d’initiatives pour « garder le contact ».

¹⁷ Parmi les ouvrages qui contribuent à corriger nos déformations, nous citerons Markus Rediker, *A bord du négrier, une histoire atlantique de la traite*, Éditions du Seuil, 2013.

¹⁸ Entre autres, évidemment. Le chapitre femmes...n’est justement pas seulement un chapitre de l’histoire qui se réécrit.

¹⁹ Angela Davis, *Blues legacies and black feminism*, 1998, Traduction française *Blues et féminisme noir*, Libertalia, 2017. Nous remercions la chanteuse Mymytchell d’avoir attiré notre attention sur ce pan d’histoire.

dans notre tableau si monocoloré²⁰. « L'histoire d'en bas », dit-on, prouve que nous sommes encore dans « l'histoire d'en haut », une vision pyramidale qui a imprégné nos cerveaux.

Mais s'il faut changer de perspective, et, au lieu de confier nos destins aux prétendues élites, compter avec la multitude des vies, des choix réalisés par les humains, aujourd'hui 7 milliards, bientôt 12 (réalise-t-on bien ce que disent ces nombres !?), comment imaginer ce monde dans lequel chacun.e doit être admis au même titre que les autres comme auteur.e de ses renormalisations et responsable du monde commun ? Potentiellement, l'universalité des renormalisations explique la multitude de conflits qui peuvent éclater entre des personnes qui font des choix différents. Habermas a fait du constat de cet agonistique une philosophie du langage : partant de l'idée que même si les humains se disputent ils ont en fait le désir de s'entendre, il a proposé une façon de soigner les dérives pathologiques de nos relations en appelant à une communication «intersubjective» plutôt que «stratégique». Et de nous engager à cesser nos combats et à construire du consensus²¹. C'est donner beaucoup de pouvoir au langage sans faire le détour de comprendre d'où viennent nos désaccords, ni quels liens existent entre le dire et le vivre. Or les renormalisations relancent toujours le conflit potentiel. La période nous a fait remarquer le mot d'ordre d'une de nos chaînes de télévision nationale : « Nos différences nous rassemblent », lit-on au fil des spots de publicité. Plein de bonne volonté ce slogan mais à l'irénisme dangereux. Les auteurs de la campagne publicitaire auraient-ils choisi « *Pour* que nos différences nous rassemblent », ils auraient éventuellement pointé le rôle d'un service public. Nous savons aujourd'hui que nos différences ne nous rassemblent pas du tout parce qu'elles sont prises dans les filets d'une construction idéologique qui confond individualisme et individuation.

Nous pensons que ces trois réflexions — nous sommes des corps-soi égaux en tant que nous des êtres d'activité - nous ne sommes

²⁰ Anouk Colombani, *La réconciliation nationale après les violences, Arguments pour la déconciliation*, L'Harmattan, 2020.

²¹ Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 vol., Fayard, « L'espace du politique », Paris, 1987, Tome 1 : « Rationalité de l'agir et rationalisation de la société », Tome 2 : « Pour une critique de la raison fonctionnaliste ».

pas les simples jouets de forces qui nous dépassent - nous faisons société avec la multitude de nos renormalisations et cela nous donne des responsabilités (ou les confirme)— construisent la question politique et permettent de la déployer : comment, à quelles conditions, alors que les renormalisations tendent à cultiver les écarts, pouvons-nous construire des choix communs qui garantissent une société vivable par tou.te.s, aujourd’hui et à l’avenir ?

2. Que peut apporter la démarche ergologique à la politique²² ?

Peut-on passer de réflexions générales à une implication directe de l’ergologie dans le champ politique ? De la théorie à la pratique, dit-on classiquement ? La perspective ergologique porte loin, peut-être, mais que nous dit-elle au présent ? Nous proposons deux réponses. Nous retenons en premier lieu que la politique n’est pas un champ « à part » de l’activité humaine, et qu’en conséquence le raccourci n’y est pas plus productif qu’ailleurs. Et en deuxième lieu, qu’on peut s’appuyer désormais sur des points forts, parce que collectivement vérifiés, de la démarche.

2.1. Tenir un cap : penser sans raccourcis

Par les temps qui courent, ne rien céder à la tentation de penser moins, *low cost*, au prétexte qu’il est urgent d’agir est en soi un brûleur d’énergie.

2.1.1. Le point de tension

La difficulté (l’une des difficultés...) de toutes les décisions politiques c’est qu’elles peinent à imaginer le monde de demain alors que cela pourrait être considéré comme l’essentiel de leur travail. Pour choisir un exemple qui nous touche de près, comment imaginer dans les années 1950 et 1960 lorsque furent construits ces grands

²² Cette seconde question entraîne en préambule la précision que nous ne suivons pas ceux qui tentent la différenciation entre *le* politique et *la* politique, qui nous paraît commode pour ne pas mettre les mains dans le cambouis, c’est-à-dire dans l’état très dégradé de la politique aujourd’hui. Nous ne récusons pas l’intérêt, à certains moments, de marquer un écart mais pas au prix de nous détourner ici du terme couramment utilisé.

ensembles qui apportaient enfin l'eau courante et des toilettes privés à des millions d'habitants, souvent venus de bidonvilles, que quelques années plus tard, un appartement comprenant ces « commodités » serait une évidence qui ne mérite plus qu'on s'y arrête ? Ce qui fut un immense conquies social, et un bonheur pour tant de familles, ne retient plus l'attention. On ne sait plus l'histoire de ces logements sociaux. Fallait-il ne pas les construire ces grandes barres d'immeubles, qui au demeurant n'ont pas laissé que des mauvais souvenirs à leurs habitants ? Si l'on généralise les questions que pose ce « petit » exemple, la politique n'implique-t-elle pas de se demander quelles sont les erreurs à ne pas commettre ? Mais peut-on espérer ne pas faire d'erreur ?

Ce n'est pas ce qu'on peut demander à la décision politique. On ne peut pas lui demander de ne jamais se tromper. Mais lorsque la règle suivie est celle de la « gouvernance par les nombres »²³, qu'on évacue tout simplement les processus de préparation, de discussion, d'évaluation, l'erreur n'est plus simplement possible, elle devient le produit inévitable de la dérive à l'égard de la vie réelle des gens²⁴. C'est ce qui nous fait dire que la contradiction entre la démarche ergologique et le système capitaliste²⁵ est irrémédiable. Avec d'autres, nous sommes sûre que toutes les « économies » d'aujourd'hui doivent être pensées à l'aune des gâchis qu'elles provoquent pour demain. Elles sont un pur leurre, aux conséquences dramatiques, qui permet

²³ Alain Supiot, *La gouvernance par les nombres*, cours au Collège de France 2012-2014-, Fayard, 2015.

²⁴ Stéphane Velut l'illustre très bien dans son court ouvrage « *L'hôpital une nouvelle industrie le langage comme symptôme* », Gallimard, « Tracts », janvier 2020

²⁵ Yves Schwartz préfère à cette dénomination (qu'il ne récuse pas) celle de « société marchande et de droit », considérant que notre société reste marquée, malgré son évolution vers le quantitatif, par des règles de droit qui empêchent sa dérive totale. Nous parlons plus volontiers de capitalisme et de néolibéralisme parce que nous pensons nécessaire d'identifier et de nommer un système prédateur. Question d'adressage, en partie (à qui nous parlons, avec qui nous discutons) ? Mais nous suivrons encore plus volontiers le poète Patrick Chamoiseau dans le choix de ses mots, inspirés par la période : « *Le néolibéralisme, lui, n'est pas un système, ni une civilisation, mais un « blob » de voracités proliférantes, animées par l'idée du profit maximal, aveugle et écocide ! C'est pourquoi il est protéiforme, capable de muter de manière transversale dans presque toutes les situations. C'est lui le véritable virus contre lequel nous n'avons pas encore trouvé de traitement, ni dégagé de vaccin, et face auquel notre imaginaire ne dispose pas, hélas, du bouclier d'anticorps utiles à sa disparition* », *l'Humanité*, 18 avril 2020.

aux grandes fortunes de s'amasser par des systèmes proprement ignobles de captation des produits du travail. Autrement dit, le capitalisme nous fait foncer dans le mur, cette conviction gagne du terrain. Et pour nous, ergosensibles, cette conviction se conjugue à un lancinant constat : il y a des êtres dont l'activité consiste, au moins en partie, à empêcher celle des autres. « Nous sommes tous des êtres d'activité », très bien, mais que faire dans cette période historique où tant de destins sont barrés par la prédation ? C'est à ce point que se produit l'écartèlement. Nous ne pouvons pas, dans la vie qui est la nôtre, considérer de la même façon ceux qui, détenant le pouvoir, s'autorisent à tous les mépris, et celles et ceux qui se débattent pour respirer, sinon vivre en santé, dans la lourdeur des conditions sociales, sinon des conditionnements sociaux. Ne serait-ce que parce que nous faisons partie de ces derniers, ce clivage nourrit notre expérience, professionnelle et existentielle, pèse sur et dans nos renormalisations.

Mais de ce jugement peut-on conclure aisément la suite ? Il faut sortir de la gouvernance par les nombres, du système capitaliste, de ce « blob protéiforme » comme le nomme le poète, nous en sommes d'accord, mais comment en sortir alors que sont désormais profondément atteintes la quasi-totalité des activités ?

2.1.2. S'exercer à la nuance

On ne peut pas remonter si facilement de l'effet à la destruction de la cause parce que ni l'effet ni la cause ne se décrivent plus au singulier, si tant est qu'elles aient pu l'être un jour. Nous avons appris à nos dépens qu'il n'est plus l'heure de croire, ni de penser, qu'une avant-garde éclairée va nous guider vers des lendemains qui chantent. Mais nous en tirons plus qu'une leçon, c'est un chantier qui s'est ouvert. Ce qu'il nous faut « attraper » c'est ce point-là : pour construire du commun, des choix communs, il faut partir des écarts entre nous, matérialisés de plus en plus dans nos renormalisations forcément singulières, en comprenant, et en admettant, que nous ne construirons qu'*avec* la multitude et la densité de ces écarts, de ces points de vue. Si la politique ne s'appuie pas sur les êtres singuliers, elle ne peut pas construire un monde commun. Or la politique rêve de consensus. Lieu de conflits, elle a horreur du conflit. Elle ne sait pas comment le traiter. C'est compréhensible puisqu'elle n'est pas pensée comme un milieu de travail. On y parle

volontiers convictions, valeurs, mais dans l'incantation, sans horizon ni construction collective.

À nous qui avons très tôt adopté le parti de croire à la lutte des classes, sans nous en détourner depuis, la démarche ergologique dit à notre pratique antérieure de la politique : toute tentative de faire des raccourcis est vouée à l'échec. Ou plutôt elle nous fait comprendre en quoi nos tentatives antérieures faisaient partie du problème. Le confinement nous fournit encore matière à penser en ce sens. On entend beaucoup sur des médias *de tous bords* cette étrange phrase : « Les français pensent que... ». Comment savent-« ils » (qui le sait ?) ce que « pensent les français » confinés chez eux ? D'ailleurs, le même jour, « les Français » pensent ici que le confinement est un fabuleux moment pour se retrouver soi-même et en famille, et ailleurs, que le confinement va les rendre fous. Mais il suffit d'avoir quelques contacts sociaux pour savoir que le confinement donne lieu à une extraordinaire diversité de situations, et donc de réflexions, de sensations, de sentiments, de pratiques. Pour savoir aussi qu'une même personne peut osciller entre plusieurs réactions, et évoluer de l'une à l'autre. Presque par définition un confinement qui dure ne peut pas donner lieu à des allégations définitives sur les effets qu'il produit sur des êtres singuliers aux situations personnelles, sociales, professionnelles, géographiques, familiales, sentimentales, etc. etc., tellement diverses.

On mesure combien la majorité des médias se laissent volontiers aller à vouloir façonner des comportements plutôt que de les comprendre, préfèrent les généralités aux affres de la nuance²⁶. Ce n'est pas sans résultat, on peut en être sûr... Mais nul ne sait ce que rencontrent la parole et l'image médiatiques. Nul ne sait les effets qu'elles ont sur des personnes qui sont précisément, par hypothèse,

²⁶ Contre une partie de la critique, nous pensons que « les médias » ne sont pas univoques, pas plus que les journalistes ne parlent d'une seule voix, ou que les émissions ne sont monolithiques. Cela ne nous empêche pas d'entendre que les « journalistes », qui ne sont pas une catégorie unifiée, sont confrontés aux mêmes tendances : la précarité, la perte d'indépendance du titre pour lequel il travaille, la réduction des équipes, la perte de savoir faire professionnels... Mais que décide-t-on de mettre en exergue : des gens de média uniformément soumis ou des gens de média cherchant comment faire valoir l'idée qu'ils se font de leur métier ? Certains ont l'air de penser que la soumission au pouvoir en place en fait partie... Mais combien sont plus intéressants tous les autres, dans leur diversité.

singulières. Sauf à pratiquer soi-même ce qu'on reproche aux médias : juger « en général » que « les français » sont dupes ou qu'ils ne le sont pas. Deux jugements apparemment contraires qui se rejoignent dans la même négation du fait que les êtres humains ne sont pas des pâtes à modeler sur lesquelles s'impriment des points de vue venus d'ailleurs, sans passer par des évaluations qui sont les traces de leurs débats internes.

2.1.3. Se déprendre de l'urgence permanente

L'erreur que nous commettons toutes et tous communément c'est de croire qu'il n'y a pas de raison de ne pas se mettre d'accord sur les détails quand on est d'accord sur l'essentiel. Mais qui définit le « détail » et « l'essentiel » ? On économise les temps de discussion, le temps pour comprendre les points de vue des autres, pour auto-élucider son propre point de vue. Nous contournons ce qui ne peut pas être contourné sans dommages. Corollaire, nous vivons, au plan politique, dans une rhétorique de l'urgence permanente, qui est loin d'être l'apanage de l'entreprise²⁷. On ne semble pas remarquer que démarrer un propos par « il est urgent de » est devenu inaudible quand tant de causes sont urgentes. Car urgentes elles le sont, pas de doute. Mais elles ne peuvent pas l'être toutes en même temps pour tout le monde. Le répéter à longueur de propos, nous placer sur une sorte de marché de l'urgence, ne fait que nous étouffer sous un sentiment d'impuissance, voire de culpabilité, et cette fameuse impression que le temps s'accélère, jusqu'au vertige. Un dessin anonyme que nous a passé une collègue dit tout à ce sujet : on y voit deux hommes qui s'escriment à faire rouler un chariot aux roues carrées, alors qu'un 3^{ème} leur tend une roue ronde, une vraie roue. Et eux de ne pas le regarder, occupés à transpirer, tout en lui soufflant « *Too busy* » (on est trop occupés).

Nous vivons « spontanément », c'est-à-dire en fait par construction culturelle, dans les raccourcis. Certains ne posent pas de problèmes majeurs. Mais plus nous gagnons en autonomie, plus nous construisons des points de vue personnels, plus nous avançons dans l'individuation, et plus il devient indispensable de mettre ou de

²⁷ Christine Castejon, « La fabrique de l'intravail » in « Urgences sociales » Empan n°84, Erès, décembre 2011.

remettre en chantier ce qui paraissait évident. Multipliez par le nombre de personnes, le nombre de choses que nous avons à nous dire pour nous comprendre explose. C'est pourquoi nous avons plus que jamais besoin de « collectifs » de tailles et de raisons diverses. Mais c'est pourquoi aussi nous avons besoin de ce pôle ergologique, veilleur interne à chacun de nous, qui se préoccupe des conditions de nos échanges. À défaut, on voit bien des « réseaux », supposés horizontaux, dans lesquels la parole est monopolisée par quelques-uns, exactement comme l'étaient bon nombre de réunions physiques. Il est tellement difficile d'y faire valoir des interrogations...

2.2. La politique où on ne la voit pas²⁸

S'armer de nouveaux concepts c'est s'entraîner à d'autres manières de voir. Si nous parlons obstinément de « démarche ergologique », c'est que nous pensons que « l'ergologie » n'est pas un corps de concepts qu'on pourrait adopter du jour au lendemain. Le dialogue entre la vie et la connaissance est définitivement affaire de rencontres à vivre. Pour autant on peut attendre de qui se veut critique du monde qu'il se mette à l'écoute d'une pensée qui ne fréquente pas les sentiers déjà battus.

2.2.1. Les concepts comme outils de la pensée et de l'action

A faire un point d'étape, on voit comment des concepts ont été dégagés qui nous permettent de penser à nouveaux frais de très vieilles questions. Les êtres d'activité que nous sommes ont pris le nom de « corps-soi », en lieu et place du « sujet » classique de la philosophie porté sur l'intellect, l'entendement, et négligeant le corps. Le débat permanent avec les « normes antécédentes », la vie en dehors de nous, c'est la renormalisation (terme peut-être plus clair si on l'écrivait « re-normalisation »). Celle-ci permet de regarder différemment un monde social qu'on dit facilement « individualiste » faute de concepts pour penser la tentative de chacun de vivre en santé, c'est-à-dire de peser

²⁸ Nous nous permettons de reprendre le titre de la préface, rédigée par Jacques Rollin et Christine Castejon au livre *Travail, ergologie et politique*, un recueil de textes d'Yves Schwartz, à paraître aux Éditions La Dispute en 2021.

quelque peu dans les milieux de vie qu'il habite²⁹. Les savoirs d'expérience désignés comme « savoirs-valeurs » permettent de sortir de l'ombre la kyrielle de savoirs non formalisés qui animent avec plus ou moins d'assurance et de visibilité une partie importante de nos choix. Les « réserves d'alternatives » désignent les possibles que recèle toute situation si on la voit comme produit d'une activité incessante, ouverte, et non comme un état figé. Etc.

2.2.2. Penser le quotidien, le modeste

Les concepts de l'ergologie sont puissants pour penser la vie humaine, et en son sein le travail, celui qu'on saccage mais aussi celui qui construit le monde envers et contre tout. Nous qui sommes depuis toujours touchée par le vers d'Aragon: « *j'en ai tant vu qui s'en allèrent, ils ne demandaient que du feu, ils se contentaient de si peu, ils avaient si peu de colère* »³⁰, nous avons l'impression de savoir ce que masque ce « peu de colère », et ce qu'il en coûte en fait de persévérer à construire un monde vivable. Certains médias viennent de découvrir que la société tient grâce au travail de ceux et celles qu'on considérait à peine comme des professionnels hier (« ceux d'en bas »). On ne compte plus les formules extasiées portant sur le travail quotidien de ceux et surtout de celles qui n'étaient pas remarquées hier et dont on ne comprenait pas, tout récemment encore, la présence dans des manifestations allègrement réprimées. C'est peut-être le moment d'adresser à ces médias une vaste bibliographie d'articles, d'ouvrages et d'études qui s'évertuent depuis des décennies à faire entendre cette réalité. C'est ce sillon qui a conduit l'ergologie à affirmer l'existence de savoirs-valeurs, présents dans tout travail.

Pendant ce temps, le terme utilisé par les « élites » autoproclamées était qu'il fallait « responsabiliser » [les irresponsables ?], un terme qui nous met en colère depuis longtemps³¹.

²⁹ Ce qui produit à notre avis la thématique de la reconnaissance, adoptée par une partie de la clinique du travail, et auquel le philosophe Axel Honneth a donné son soubassement théorique. *La lutte pour la reconnaissance* Folio, 2013.

³⁰ Aragon, *Les poètes*, « J'entends, j'entends », Gallimard, 1976.

³¹ Christine Castejon « Merci de votre compréhension » Article paru dans le dossier "Changer le travail, changer la vie", "Nouveaux Regards" N° 37-38, avril-septembre 2007, <http://institut.fsu.fr/Merci-de-votre-comprehension.html>

C'est avouer qu'ils ne connaissent rien à la vie des gens, bien peu enclins à lâcher leurs responsabilités et qui parfois s'y perdent³².

2.2.3. Braquer les projecteurs sur les possibles

Et si regardions de plus près comment ces milliards d'humains, comment nous-mêmes, cherchons à habiter et à construire un monde vivable, fût-il au petit périmètre de ce que nous pensons pouvoir « maîtriser » ?³³ Si c'était là que nous pouvons comprendre pourquoi, alors qu'on nous inflige tant d'analyses en « temps normal » sur le repli sur soi, on voit tout à coup dans la période exceptionnelle que nous vivons se lever tant de gestes de solidarité et d'entraide ? Rétrospectivement, si on ne s'en était pas avisé avant, on peut se demander s'il n'y a pas comme une construction politique du sentiment d'accablement, ou du moins une instrumentalisation de tous les motifs d'inquiétude que nous pouvons avoir³⁴ ? Car la période historique se caractérise plutôt par le nombre de questions remises en chantier, ré-ouvertes, ouvrant de nouveaux horizons, de façon qu'on peut dire désordonnée, parfois superficielle, souvent assourdissante aussi... mais ce brouhaha n'est-il pas un passage obligé, dans lequel il nous appartient individuellement et collectivement de repérer les voies vraiment nouvelles ? La période peut être vue comme passionnante³⁵, ébouriffante, à y voir non les limites inévitables mais l'infinité des possibilités. C'est indubitablement notre parti pris, nourri par les rencontres faites notamment dans le cadre professionnel. Notre position de femme y est sans doute aussi pour quelque chose : impossible de prétendre que « c'était mieux avant » pour les femmes, alors que nous sommes engagé.es dans une relecture entière de l'histoire de l'humanité, réalisant enfin que notre Savoir était « hémis-négligent », in-conscient d'une moitié de cette humanité.

³² Les nombreux magazines de psychologie grand public en font une bonne partie de leur fonds de commerce, en conseillant, sous mille méthodes, de lâcher prise.

³³ De nouveau le poète nous précède dans la mise en mots : « Quand je dis « politique », l'image qui me trotte dans la tête n'est pas celle d'un art du "vivre-ensemble", mais bien du "vivre-en-relation de nos individualités questionnantes, solitaires et solidaires". » Entretien avec Patrick Chamoiseau. *L'humanité* 18 avril 2020

³⁴ C'est très clair de la part de certains médias qui s'en font une spécialité.

³⁵ C'était le point de vue du philosophe Michel Serres, que nous écoutions toujours avec bonheur.

2.2.4. Elargir encore le chantier de la production des savoirs

La critique sociale, c'est-à-dire nombre d'organisations qui la portent, cherche facilement des maîtres à penser, c'est notre pratique professionnelle qui nous le fait dire. Pour le coup il est étrange qu'elle soit très majoritairement sourde à une approche qui cherche concrètement à permettre la rencontre entre le savoir et l'expérience. D'autres approchent s'y essaient aussi, nous n'en doutons pas, mais aucune³⁶ avec cet acharnement à traiter au même niveau, c'est-à-dire aussi sans complaisance, l'un et l'autre.

Depuis plusieurs années, contre l'atomisation dont on a pu se demander si elle aurait raison des collectifs, on a vu émerger maintes façons de se retrouver physiquement pour se parler, pour échanger, pour retrouver du commun. Nuit debout, les Gilets jaunes, les manifestations denses, le *Hirak* en Algérie (là aussi pour évoquer ce qui nous est proche)... Cette période est riche en expériences des corps (et des Corps-soi) et cela nous semble résonner avec le paradigme ergologique parce que tous ces mouvements surgissent sur fond de discours dans lesquels on diagnostiquait surtout la résignation et la déploration du chacun pour soi. Ils résonnent aussi parce que s'y pose de plus en plus nettement la question du sens de nos engagements, au travail ou ailleurs. Manifester c'est aussi une façon de se déclarer responsable du monde. Y fleurissent d'ailleurs les pancartes sur lesquelles on évoque l'avenir de nos enfants.

Ces expériences ne sont-elles pas un peu à l'origine de ce qui s'est organisé très vite lorsque nos corps ne sont retrouvés confinés ? Nous laisserons la question en suspens pour d'autres développements. Mais cela nous confirme, pour notre préoccupation ici, dans l'idée qu'il faut compter avec tout ce qui a grandi à l'abri des analyses politiques et apprendre à regarder, à écouter, avec d'autres instruments.

³⁶ Nous avons conscience que cette assertion a besoin d'autres développements et elle en aura. Renato di Ruzza, Yves Schwartz, *Agir humain et production de connaissances, Epistémologie et Ergologie*. A paraître aux Presses Universitaires de Marseille (dernier semestre 2020).

2.2.5. Sortir d'une spirale de la pensée de court terme

Nous prendrons l'exemple de la bataille contre la xième réforme des retraites que la pandémie, nous n'en doutons pas, a seulement suspendue. Pour qui a vécu les précédentes batailles, depuis le début des années 1990, il ressort que nous avons perdu pas à pas des pièces du système solidaire mis en place après la guerre³⁷. De là ce goût de « bataille ultime » qu'a la mobilisation cette fois-ci. La dernière réforme en date (dont on sait qu'elle répond à un programme transnational) consiste à transformer radicalement, sous couvert de fidélité au projet initial de l'après-guerre, rajoutant le cynisme à la brutalité, un système solidaire en un système du chacun pour soi. On nous abreuve de technique mais il y a surtout un enjeu anthropologique à une telle réforme : voulons-nous d'un système qui nous enferme dans la cage de nos situations individuelles ? Qui rend de plus en plus difficile de faire des liens, de partager des problèmes ?

Evidence pour nous... Mais pas pour tel ou telle de nos connaissances amicales qui croit au discours qui nous parait à nous si insupportable. Pour nous rejoindre, nous avons besoin de mettre en partage la discussion des fondements du système à construire, de ses finalités, qui dépasse de loin la question des retraites. On ne convainc pas par la pensée étroite. Comment rebaptiser, et en fait repenser, la « bataille contre la réforme des retraites » pour qu'on entende le contenu d'un projet et non la défense d'un dernier carré ?

Pour poursuivre : tensions utiles

Une démarche qui ne veut pas s'inscrire dans l'urgence est soupçonnée, et soupçonnée, d'être trop tiède pour être du côté de l'émancipation. A quoi nous sert une pensée qui à force de nuances ne se fait pas entendre sur le champ médiatique quand domine l'impression que l'humanité est au bord du gouffre ? Mais cette question a sa réciproque : à quoi sert une pensée qui épouse la folie qu'elle prétend dénoncer ? Au point où nous en sommes, à qui nous dit que la démarche ergologique est incompatible avec le temps

³⁷ Qui n'a jamais occupé tout le terrain puisque le système à points du régime des cadres est apparu dès 1947.

politique, il est devenu possible de répondre que nous n'avons pas le temps de ne pas nous poser de questions sur nos façons de faire. Nous n'avons pas le temps de gâcher celui dont nous disposons non seulement à mal résoudre des problèmes mais à compliquer leur résolution par l'accumulation de fausses solutions.

Mais admettons la tension. C'est elle qu'il faut mettre en travail. C'est elle qui *est* en travail, dès lors qu'on se demande ce que peut la démarche ergologique à la politique. Suffit-il qu'elle soit une épistémologie qui s'emploie à la reconnaissance de l'expérience, comme nous nous le demandons parfois au fil de nos lectures ? Elle ne peut pas être que cela, car le champ du Savoir est lui-même pris dans des rapports de force qui le tordent, l'empêchent de se déployer. La démarche ergologique ne peut pas se dispenser d'un point de vue sur ces rapports de force, même si elle travaille à ce que la politique soit autre chose que cette confrontation. Mais peut-elle construire, dans le champ politique, un point de vue collectif comme elle s'y emploie dans le champ de savoir ? Rien n'est moins sûr.

La tribune et la pétition ne seront jamais les moyens privilégiés, pour l'ergosensibilité, de faire entendre son point de vue. Pour autant l'ergosensibilité s'incarne dans des corps, et les expressions individuelles sont le produit de nos vies respectives. La démarche ergologique pourrait nous vacciner contre le pessimisme, car elle pratique la mise en valeur des « réserves d'alternatives », ce que nous avons appelé des possibles. Mais par définition elle ne le fera jamais contre l'incertitude des choix de vie.